

broise, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire le Grand, saint Thomas d'Aquin et d'autres pensent avec saint Augustin que saint Pierre fut réellement en défaut, et que saint Paul lui fit sérieusement la correction dans l'intérêt de la religion. C'est maintenant admis. Est-ce qu'autrement saint Paul aurait affirmé que saint Pierre était répréhensible ? Est-ce qu'il aurait pris Dieu à témoin de la vérité de son récit, s'il n'avait fait que jouer son rôle dans une comédie préparée d'avance ? Saint Jérôme lui-même qu'avait séduit l'opinion de quelques Pères grecs a fini par en venir à de plus justes sentiments.

On a bien imaginé que le Céphas de l'*Épître aux Galates* n'était pas saint Pierre. C'est une invention qui ne s'appuie sur rien de solide, et qui d'ailleurs est inutile à la cause de J.-C. Le zèle de saint Paul pour la vérité, et l'humilité de saint Pierre la servent mieux.

### CHAPITRE XIII

**Visites apostoliques. — Marc redevient missionnaire. — Séparation de saint Paul et de Saint Barnabé. — Silas, compagnon de saint Paul. — Lystra. — Circoncision de Timothée. — Lois et Eunyce. — Éducation et instruction de Timothée enfant.**

Le calme étant rétabli à Antioche, et la communauté chrétienne y jouissant de tous les dons et de toutes les douceurs du Saint-Esprit, saint Paul qui songeait toujours à sa famille dans le Christ, et ne cessait de la recommander au Seigneur, se demanda si cette famille jeune encore n'avait pas à craindre d'être troublée comme l'Église d'Antioche. Cérinthe battu à Jérusalem et dans la troisième capitale de l'univers, n'essayerait-il pas de semer ailleurs la zizanie ? Ne trouverait-il pas un peu partout des faux frères pour adhérents ? Dans la plupart des villes que saint Paul et saint Barnabé avaient évangélisées à leur premier voyage, il y avait des synagogues et des Juifs endurcis acharnés contre Jésus et ses disciples, et aussi un très grand nombre de païens persécuteurs. Les diverses églises avaient bien leurs chefs choisis par les Apôtres ; mais ces chefs eux-mêmes récemment convertis n'avaient pas moins besoin d'assistance que leur troupeau. Saint Paul eut cette pensée, et la communiqua à saint Barnabé : « Retournons visiter nos frères, lui

dit-il, par toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, et voyons d'où ils en sont<sup>1</sup>. » C'est la visite apostolique, modèle de la visite pastorale de l'avenir.

Saint Barnabé partagea entièrement les idées de saint Paul, et le prochain départ fut convenu. Mais, au moment décisif, surgit une difficulté inattendue. Saint Barnabé avait un neveu, nommé Marc, dont la mère, à Jérusalem, prêtait sa maison aux Chrétiens, comme lieu de réunion en temps ordinaire, et comme lieu d'asile en temps de persécution. Marc avait été le compagnon du premier voyage de saint Paul et de saint Barnabé, mais il s'était séparé d'eux dans l'île de Chypre. Heureux de voir cette île, pays natal de sa mère et de son oncle, il n'avait pas éprouvé le désir de se risquer avec les deux apôtres dans une série d'aventures non exemptes de périls. Et maintenant, il voulait être du second voyage. Saint Barnabé, qui aimait tendrement son neveu, était décidé à l'emmener. Ne devait-on pas cela à la mère de Marc, si dévouée à l'Église ? Marc avait été faible autrefois. Qui ne pardonnerait cette faiblesse à un jeune homme ? Marc pourrait être utile. Saint Paul envisageait tout autrement les choses. Marc ne connaissait pas les villes d'Asie qu'on se proposait de revoir, et on perdrait un temps précieux à les lui faire connaître, si on tenait à profiter le plutôt possible de ses services. Et puis, il était bon, dans l'intérêt de son âme, de lui faire sentir qu'il avait jadis manqué de courage et de zèle, et le meil-

1. *Act.*, xv, 36.

leur moyen d'atteindre ce résultat, c'était de le punir.

Saint Barnabé et saint Paul cherchent l'un et l'autre le bien spirituel de Marc, l'un par l'indulgence, et l'autre par la justice. L'indulgence seule aurait pu être funeste, et de même la justice seule. La première seule aurait pu empêcher Marc de se réveiller, et la seconde seule aurait pu le rebuter et le décourager. Dieu a employé l'une et l'autre pour la sanctification de Marc, et pour sa formation à la vie de missionnaire. Saint Jean Chrysostôme n'ose dire lequel de saint Barnabé ou de saint Paul avait le plus raison dans la circonstance. Dieu, juge infailible, faisait contribuer aux progrès surnaturels de Marc et la mansuétude de saint Barnabé et la rigueur de saint Paul. Ces deux grands apôtres n'obéissaient ni l'un, ni l'autre, à des sentiments humains. Tous deux cédaient aux inspirations de la charité ; car tous deux aimaient Marc, et tous deux s'aimaient.

Marc resta avec saint Barnabé, qui avait pour lui un cœur de mère, et saint Paul se sépara d'eux. Dieu avait réglé que les deux apôtres en viendraient à cette extrémité, parce que la leçon serait ainsi plus éloquente. Marc la comprit, et s'attacha dans la suite plus étroitement à saint Paul et par saint Paul à J.-C. Il revint vivre auprès de saint Paul, et mérita d'être cité par lui avec éloge dans ses Lettres, comme l'un de ses plus chers disciples. Saint Barnabé et saint Paul demeurèrent indissolublement unis en Jésus-Christ, et, dans ses Lettres, saint

Paul parle toujours de saint Barnabé avec une estime et un amour particuliers. La divergence d'opinion ne produit chez les saints aucune diminution d'estime et d'amour. Nous en avons pour preuve saint Pierre et saint Paul, saint Paul et saint Barnabé, saint Jérôme et saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, et beaucoup d'autres. Saint Augustin l'a dit : Dans ce qui est nécessaire, l'unité ; dans ce qui est douteux, la liberté ; et en tout, la charité.

Saint Jérôme<sup>1</sup> et Origène<sup>2</sup> croient que saint Barnabé et Marc s'embarquèrent d'abord pour l'île de Chypre, et que de là ils pénétrèrent en Italie, où ils fondèrent l'Église de Milan. Ils parcoururent ensuite, en annonçant partout J.-C., la Ligurie et les provinces voisines. Les principales villes de la Ligurie étaient Turin, Nice, Monaco, Vintimille, Albenga, Gènes, Augusta Vagiennorum — représentée probablement aujourd'hui par Bene, — Polenza, Alba, Asti, Acqui, Tortona, Cimier, et Vado<sup>3</sup>. Les missionnaires revinrent dans l'île de Chypre, après toutes ces prédications, et saint Barnabé y fut martyrisé près des murs de Salamine. Il y fut enseveli. Certains érudits fixent la date de sa mort à une année postérieure à l'an 70, parce que, disent-ils, c'est l'an 70 que la ville de Jérusalem fut détruite ; or, saint Barnabé fait mention de cet événement dans une lettre qui lui est attribuée. Mais d'une part, il n'est pas démontré que Titus n'ait pas

1. *De Scriptor. Ecclesiast.*, cap. vi. — 2. *Periarch.*, l. III. — 3. W. Smith, *Ancient Geography*.

ruiné Jérusalem en l'an 72 seulement ; et d'autre part, l'authenticité de la lettre de saint Barnabé est contestée<sup>1</sup>.

Il fallait à saint Paul un compagnon qui fût tout à la fois le témoin de sa vie et son auxiliaire : il prit Silas. D'après la Vulgate, Silas, délégué de Jérusalem à Antioche avec Judas, avait laissé ce dernier remonter sans lui à la Cité sainte, et il était resté lui-même à Antioche. Les manuscrits les plus autorisés ne disent pas cela, et nous l'avons déjà fait remarquer. Mais la Vulgate est approuvée par l'Église, et elle est peut-être la traduction d'un texte grec vénérable et perdu. Cependant, Silas aurait pu revenir de Jérusalem à Antioche avec saint Pierre, qui vraisemblablement ne fit pas le voyage sans compagnon. L'historien Josèphe qui parle de plusieurs Silas ne dit rien de celui qui fut le délégué du concile de Jérusalem à Antioche et que saint Paul emmena avec lui dans sa visite apostolique. C'était un prophète, et un homme très capable de prêcher l'Évangile : nous le savons par les *Actes*<sup>2</sup>.

Saint Paul n'ignorait pas que saint Barnabé allait d'abord dans l'île de Chypre ; il se dirigea lui-même d'un autre côté. Il avait été missionnaire de Cilicie, dans les premières années de sa conversion, et plus tard en Syrie aux environs d'Antioche. Le décret du concile de Jérusalem s'adressait d'ailleurs non pas à l'Église universelle, mais aux Gentils convertis d'Antioche, de Syrie, et de Cilicie. Saint Paul et

1. Héfélé, *Patr. Apostolic. Opera, de Epist. Barnab.* — 2. *Act.*, xv, 32.

Silas commencèrent leurs pérégrinations par la Syrie et la Cilicie. Ils confirmaient les églises dans la foi, et leur imposaient l'obligation d'observer le décret du concile. Avant son départ d'Antioche, les frères de cette ville avaient confié saint Paul à la grâce de Dieu. Ils s'étaient réunis afin de prier pour lui et de recevoir sa bénédiction. Reviendrait-il jamais au milieu d'eux ? Il affrontait des périls certains, et l'issue de son entreprise était incertaine.

Si nous en croyons saint Jean Chrysostôme<sup>1</sup>, saint Paul cheminait à pied, et n'avait pas besoin d'ouvrir la bouche pour prêcher J.-C. Sa modestie, son austérité de pénitent, son zèle, sa simplicité, sa patience, sa pauvreté avaient une irrésistible éloquence, et il suffisait de le voir pour se sentir animé du désir de vivre en chrétien. Il insistait sur le devoir de la soumission au concile ; c'était de toute justice. Il peut arriver que l'Esprit-Saint se communique miraculeusement à un particulier ; mais l'Église est toujours le juge suprême de la réalité et de la nature de ces communications ; car il est nécessaire de discerner les esprits et de savoir s'ils sont de Dieu.

Bientôt saint Paul entra dans la Lycaonie. Sa dernière mission avait eu lieu dans cette province, à Derbé ; il revit Derbé et ensuite Lystra. Dans cette dernière ville, il trouva un disciple nommé Timothée, fils d'un Gentil et d'une Juive chrétienne. Les frères de Lystra et ceux d'Iconium rendaient bon témoignage de Timothée. Saint Paul qui voulait le prendre avec lui, eut soin de le circoncire à cause des Juifs de ces régions. Cette conduite de saint Paul paraîtra

singulière ; il s'est opposé à la circoncision de son disciple Tite, et lui-même, de ses propres mains il circoncit Timothée. Rien n'est plus rationnel. Saint Paul n'a introduit Tite à Jérusalem que dans l'assemblée des fidèles, et les Gentils convertis n'en étaient pas exclus. Les Juifs convertis n'avaient aucun reproche à lui faire, puisque en sa qualité de fils d'un père et d'une mère gentils, il était exempt de la circoncision. La situation de Timothée vis-à-vis des Juifs était absolument différente. Fils d'une mère juive et d'un père gentil, Timothée était ce que les Juifs appelaient un Mamzer, et les Mamzers non circoncis étaient exclus de l'assemblée des Juifs jusqu'à la dixième génération<sup>1</sup>. Les Juifs convertis n'auraient pas exclu de leurs réunions le Mamzer chrétien et incirconcis, Timothée ; mais les Juifs non convertis l'auraient chassé de leurs synagogues ; ils ne l'y auraient même pas admis. Dans ces conditions, de quelle utilité aurait-il pu être pour la prédication de l'Évangile aux Juifs du pays ? La renommée de ses vertus l'avait fait connaître de tous, et tous le savaient né d'un père gentil.

On n'astreignait pas les Gentils qui devenaient chrétiens à la circoncision ; mais on n'interdisait pas la circoncision aux Juifs qui se convertissaient. Pourquoi saint Paul n'aurait-il pas circoncis Timothée, du moment que la circoncision était licite ? La circoncision introduisait dans la société des Juifs non convertis ce jeune Mamzer, si bien doué pour y exercer l'apostolat. Saint Paul condamne l'idolâtrie

1. *Deuter.*, xxiii, 2.

impitoyablement; il ne saurait avoir en horreur la loi de Moïse, le libérateur divinement inspiré de son peuple. Saint Paul s'est opposé à la circoncision de Tite, fils d'un père et d'une mère Gentils, afin de défendre la liberté d'enfants de Dieu des Gentils convertis : la loi de Moïse ne les oblige pas. Mais saint Paul ne se contredit pas, lorsqu'il circonçoit de ses propres mains Timothée, fils d'une Juive et d'un Gentil, Mamzer qu'il destine à annoncer Jésus-Christ partout, même dans les synagogues dont il serait exclu en restant incirconcis. Le grand Apôtre a suffisamment affirmé l'inutilité de la circoncision pour le salut dans sa conduite avec Tite; il a le droit de profiter de l'utilité de la circoncision pour la prédication de l'Évangile aux Juifs non convertis, dans sa conduite avec Timothée.

Eunyce, mère de Timothée, était donc une Juive chrétienne; mais Loïs la grand'mère, chrétienne aussi, était-elle Juive de race? Nul ne peut l'affirmer avec certitude. Nous ignorons en effet si Loïs était la grand'mère maternelle ou la grand'mère paternelle.

Ni les Actes, ni saint Paul, ne désignent le père de Timothée comme un converti au Christianisme, et il semble probable qu'il vécut et mourut dans le paganisme.

Une autre question se présente à l'esprit: comment la Juive Eunyce avait-elle épousé un idolâtre? Nous n'avons pas à l'expliquer, et les données nous manquent à ce sujet. Les noms grecs de la mère et de la fille, Loïs, Eunyce, nous induiraient à ad-

mettre que ces deux femmes, si toutes deux elles étaient Juives, appartenaient à des familles juives établies au milieu des Gentils; c'étaient des Hellénistes. Le mariage d'une Juive avec un Gentil était-il inexorablement prohibé? Dieu avait condamné une pareille alliance avec les habitants de la Terre-Promise, avant la conquête de cette terre par les Israélites. Les Juifs étendirent la condamnation aux autres peuples; mais à l'époque de saint Paul, les exceptions n'étaient peut-être pas difficiles à rencontrer, surtout parmi les Juifs que nous avons appelés hellénistes. Le fils d'une telle union était Mamzer, ainsi que nous l'avons dit.

Dans sa seconde lettre à Timothée, saint Paul loue la foi sincère de Loïs et d'Eunyce; elles l'eurent avant Timothée, mais l'Apôtre est sûr qu'elle ne fut pas moins sincère chez le petit-fils et le fils<sup>1</sup>. S'agit-il ici de la foi chrétienne? Manifestement, puisque c'est la foi de Timothée, quand saint Paul lui écrit. La grand'mère de Timothée, Loïs, avait donc été chrétienne avant son petit-fils, comme la mère, Eunyce, avant son fils.

Plus loin, saint Paul nous apprend que, dès son enfance, Timothée avait connu les Saintes-Lettres qui pouvaient le préparer au salut par la foi en Jésus-Christ<sup>2</sup>. Si Loïs n'avait pas été alors Juive de religion, elle aurait gêné l'éducation religieuse de son petit-fils. Elle aurait voulu en faire un païen. Eunyce, qui adorait le vrai Dieu, le fit adorer à son enfant, et elle n'eut pas la douleur d'être forcée de

1. *II Timoth.*, I, 5. — 2. *II Timoth.*, III, 15.

l'envoyer à des écoles pratiquement athées. Le paganisme lui-même, malgré ses aberrations et ses hontes, n'aurait jamais toléré ces écoles, et il a fallu, pour les inventer et les rendre obligatoires, des apostats ou des fous, pires dans leur apostasie ou leur folie que l'Empereur Julien ou Érostrate. Si le père idolâtre de Timothée enfant vivait encore alors, il y a là une merveille opérée par l'amour maternel. N'oublions pas que les Juifs n'avaient aucune synagogue à Lystra. Eunyce s'y trouvait perdue, et privée des réunions fraternelles de charité, de prière, et d'enseignement sacré. Mais il n'y a pas d'obstacle qui puisse arrêter une vraie mère, quand elle travaille au bonheur de son enfant. Aujourd'hui, la mère chrétienne triomphe de toutes les difficultés ; autrefois, la mère juive en triomphait de même. Dans la maison d'un père idolâtre, Eunyce forma le fils à la vertu, et au culte du Dieu unique. Quelles ressources avait-elle donc dans cette maison, pour réussir ?

Pas de Mesusah, pas de phylactères, contenant de précieux textes du Saint-Livre ! L'enfant n'avait pu être circoncis. Mais, au temps des persécutions syriennes, et avant les Machabées, les familles juives possédaient souvent toute la Bible, ou à tout le moins quelques-unes de ses parties. Les persécuteurs avaient ordonné la destruction de ces manuscrits sacrés ; ils les avaient fait rechercher par leur police, et ils avaient menacé ceux qui les garderaient des plus terribles châtiments. Les tyrans échouent toujours dans leurs entreprises sacrilèges.

La Bible fut sauvée, et on en multiplia les copies pendant la période de résurrection, qui suivit la victoire des Machabées. Les riches se la procurèrent intégralement, écrite ou sur du parchemin, ou sur du papyrus d'Égypte. Les plus humbles des fidèles en voulurent avoir quelque portion, par exemple, le Pentateuque, ou le Psautier, ou un rouleau des prophètes, ne renfermant parfois qu'une de ces œuvres admirables. A l'époque de la naissance du Christ, les Juifs avaient l'habitude de mettre entre les mains des enfants, en Palestine et en dehors de la Palestine, de petits cylindres de parchemin qui contenaient le *Schema* (*Deutér.*, vi, 4-9 ; xi, 13-29 ; *Nombr.*, xv, 37-41), le *Hallel* (*Ps.* CXIII-CXVIII), l'histoire depuis la Création jusqu'au Déluge, et les huit premiers chapitres du *Lévitique* : avec ce trésor, Eunyce pouvait instruire son fils<sup>1</sup>.

1. *Sketches of Jewish life*, ch. vii.